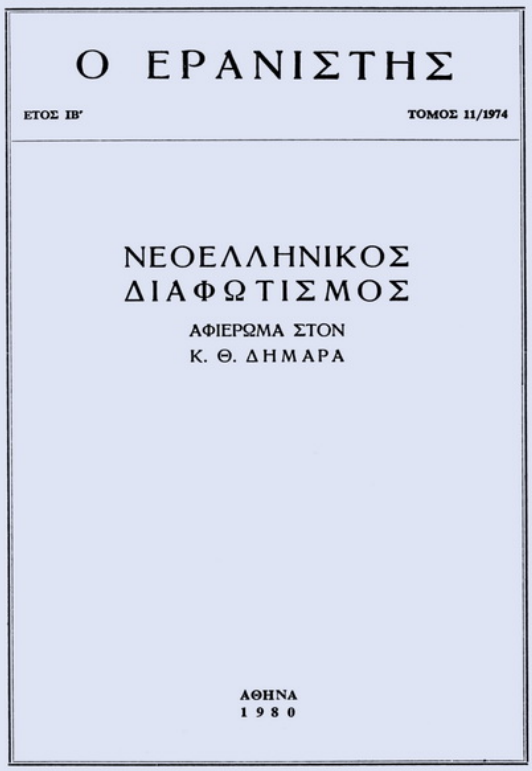
ePublishing

ΕΘΝΙΚΟ ΚΕΝΤΡΟ ΤΕΚΜΗΡΙΩΣΗΣ
EKT NATIONAL DOCUMENTATION CENTRE

The Gleaner

Vol 11 (1974)

Αφιέρωμα στον Κ. Θ. Δημαρά


Ο ΕΡΑΝΙΣΤΗΣ

ΕΤΟΣ ΙΒ' ΤΟΜΟΣ 11/1974

ΝΕΟΕΛΛΗΝΙΚΟΣ ΔΙΑΦΩΤΙΣΜΟΣ

ΑΦΙΕΡΩΜΑ ΣΤΟΝ Κ. Θ. ΔΗΜΑΡΑ

ΑΘΗΝΑ 1980

Mysticisme et rationalisme au Phanar : le cas de Daniel de Fonseca

Andrei Pippidi

doi: 10.12681/er.9395

Copyright © 2016, Andrei Pippidi

This work is licensed under a Creative Commons Attribution-NonCommercial-ShareAlike 4.0.

To cite this article:

Pippidi, A. (2016). Mysticisme et rationalisme au Phanar : le cas de Daniel de Fonseca. *The Gleaner*, *11*, 175–196. https://doi.org/10.12681/er.9395

https://epublishing.ekt.gr | **e-Publisher:** EKT | **Downloaded at:** 25/04/2024 20:40:32

MYSTICISME ET RATIONALISME AU PHANAR : LE CAS DE DANIEL DE FONSECA

Plusieurs raisons recommandaient le choix du sujet de ces pages. Le maître auquel elles sont dédiées aimera peut-être y retrouver un ami de Voltaire et de Nicolas Mavrocordato dans l' intimité desquels il vit lui-même. Dans la societé européenne des Lumières, confrérie qui réunit d'un bout à l'autre du continent les initiés de la libre-pensée, le personnage que nous évoquons fait figure de comparse : n'empêche que son voisinage illustre jette sur lui quelques rayons qui le détachent de l'obscurité. En outre, l'interrogation du Pr. Dimaras à propos des Phanariotes, groupe dont l'ambiguité sociale et ethnique persiste malgré les différentes réponses, nous a semblé appeller de nouvelles recherches[1]. Or, recourir à un exemple concret n'est jamais inutile. Par sa biographie, par ce que nous saisissons de sa pensée, Daniel de Fonseca se prête à un sondage dans ce milieu cosmopolite du Phanar. Ce qui pourrait d'emblée contredire l'exemplarité du cas — l'origine juive de Fonseca — nous est au contraire une preuve de l'inconsistance de la théorie d'une caste phanariote ou de son recrutement exclusif parmi les Grecs de Constantinople. Loin de supposer que l'attitude intellectuelle de Fonseca convienne à tous les Phanariotes de la première moitié du XVIIIe siècle, elle n'en demeure pas moins typique pour un cercle restreint mais influent.

Le biais par lequel ce Juif espagnol parvint à s'y introduire était déjà coutumier au XVIIe siècle : une brillante carrière médicale et diplomatique. Sa famille ayant eu à souffrir de graves persécutions — à moins que ce ne soit une fable mise en circula-

1. C. Th. Dimaras, *Περὶ Φαναριωτῶν*, in «Ἀρχεῖον Θράκης», 158, 1969, pp. 117 - 140. Voir encore le recueil *Symposium. L'époque phanariote*, Thessaloniki, 1974, et, dernièrement notre note *Phanar, Phanariotes, phanariotisme*, «Revue des études sud-est européennes», XIII, 2, 1975, pp. 231 - 239.

tion par lui-même —, Fonseca avait été contraint à se refugier vers 1700 à Constantinople [2]. Le comte de Ferriol, ambassadeur de Louis XIV, lui offrit de l'employer comme son médecin, ce dont il n'eut pas à se louer plus tard, car en 1709 le diplomate fut rappelé sur la foi du certificat d'aliénation mentale dressé par Fonseca et trois autres collègues. Auprès de ses successeurs, Fonseca garda le même poste jusqu'en 1719, lorsqu'il fut promu médecin de la cour de Valachie. Il suivit à Bucarest Nicolas Mavrocordato, sans cesser de bénéficier de la protection française. Au contraire, il devait servir d'agent de liaison entre le prince et l' ambassadeur, qui était depuis peu le marquis de Bonnac.

C'est en 1722 qu'on doit placer son voyage à Paris, Fonseca étant probablement attaché à la suite de l'envoyé extraordinaire ottoman, Méhémet-Efendi. A cette occasion il dut connaître Voltaire, qui en parlera en ces termes flatteurs : «homme savant et délié, capable d'affaires et le seul philosophe peut-être de sa nation»[3]. Rentré à Constantinople en 1724, Fonseca se vit reconnaître la qualité d'interprète du roi[4] .Une pension de 2000 livres y était ajoutée. En plus, la situation d'interprète d'ambassade confirmée par un diplôme (berat) garantissait à son détenteur l'immunité fiscale[5].

Le rôle diplomatique joué par Fonseca à cette époque demeure

2. V. Mihordea, *Un agent politic al tarilor noastre, Daniel Fonseca,* «Revista istorica», XXIX, 1 - 6, 1943, pp. 93 - 96. Le biographe de Fonseca croit savoir que Louis XIV avait refusé d'accorder la naturalisation mais, dans la lettre de 1725 qu'il publie (pp. 120 - 121), il est question d'un séjour en France en 1722 - 1723. Nous croyons donc que Fonseca, en quittant sa patrie, avait gagné directement Constantinople, sa famille s'étant établie à Bayonne et à Bordeaux.

3. *Oeuvres complètes de Voltaire,* XXIII, l'imprimerie de la société littéraire - typographique (Kehl), 1785, p. 197.

4. Mihordea, *art. cit.* pp. 98, 104, 116, affirme que son absence a été «très brève» et que sa nomination comme interprète de l'ambassade date de 1723. Or, le document qui fait l'objet de cet article prouve qu'il ne rentra à Constantinople qu'en 1724. Selon un rapport autrichien de 1722 (E. Hurzmuzaki, *Fragmente zur Geschichte der Rumänen,* IV, Bucarest, 1885, cité par Mihordea, p. 103), le docteur était déjà «des französischen Botschafters Hauptvertrauter».

5. C'est pourqoi le titre honoraire de drogman de l'ambassade de France était brigué en 1686 par Janaki Rosetti, le fils

assez enigmatique. Pensionnaire du prince de Valachie, Nicolas Mavrocordato, et de celui de Moldavie, Grégoire Ghika, dont la déposition semblait imminente en 1727, il prenait d'avance ses précautions, en proposant au ministre de la Marine, Maurepas, de remplacer le grand drogman de la Porte, Alexandre Ghika, frère de Grégoire, par «une personne qui prétend ce poste, homme de beaucoup de mérite et qui nous sera entièrement dévoué», sans dévoiler toutefois le nom de celui dont il vantait les dispositions à servir la France[6]. Peu avant que Bonneval fasse au grand vizir et à l'ambassadeur Villeneuve la proposition d'organiser «un corps de Moldaves et de Valaques» pour envahir la Transylvanie et créer ainsi des difficultés aux Habsbourg, Fonseca entretenait une correspondance secrète avec les émigrés hongrois de Rodosto, auxquels la France paraissait le principal allié de la prochaine insurrection qui aurait rendu à leur pays la liberté. Les partisans de Rakoczi avaient été accueillis en Moldavie par Nicolas Mavrocordato et ces relations continuaient, vingt ans après[7]. Dans cette affaire, les interêts de Fonseca s'opposaient à ceux d'un aventurier liégeois, Vigouroux, faux baron, ancien colonel dans l'armée russe : leurs dénonciations réciproques donnèrent quelque tracas à l'ambassadeur d'Andrezel qui prit partie d'abord contre Fonseca, puis changea d'avis en sa faveur.

Nous voici en 1730 : de Fonseca on apprend qu'il a «toujours la même envie d'aller en France». L'année suivante, il n'est pas encore parti et il est question de «l'incertitude où il paroît estre de faire le voyage de France». Finalement, il s'embarque à Smyrne en mai 1731, mais pour l'Italie. Deux opérations de la cataracte rendirent nécessaire un séjour d'un an à Livorno et à Florence[8]. La dignité de premier médecin du grand vizir recompensa en 1732

d'un prince de Moldavie (Bibliothèque Nationale, Paris, ms. fr. 7164, ff. 6 - 8).

6. Mihordea, *art. cit.* p. 125 Il s'agit probablement de Constantin Soutzo.

7. Albert Vandal, *Une ambassade française en Orient sous Louis XV*, Paris, 1887, p. 142. Voir N. Iorga, *Francisc Rakoczi al II-lea, învietorul constitiintei nationale ungures ti si românii*, «Analele Academiei Române, memoriile sectiunii istorice», tom. XXXIII, 1910, pp. 1-25; idem, *Sur les émigrés rakoczyens en Moldavie*, «Revue Historique du Sud-Est européen», XIII, 1-4, 1926, pp. 78 - 79.

8. Mihordea, *art. cit.*, pp. 108 - 109, 114 - 115, 121 - 124, 128.

ses services diplomatiques plutôt que sa science médicale. Vieux et désormais affaibli par une longue maladie, Daniel de Fonseca se mourait. Sans étonner personne, sa disparition en août 1733 sera regrettée à Versailles. Depuis une dizaine d'années, ce familier des Mavrocordato était un intermédiaire utile pour les collectionneurs français de manuscrits orientaux : Maurepas, Joseph de Caumont, Louis XV lui-même, par ordre duquel deux membres de l'Académie des Inscriptions, les abbés Sevin et Fourmont avaient fait le voyage du Levant en 1729 - 1730.

Cet aspect de son activité est le mieux connu. Comme chacun sait, Nicolas Mavrocordato possédait une bibliothèque enviée par plusieurs souverains d'Europe, qu'il ne cessait d'enrichir par des acquisitions ou des échanges. Impossible de nommer un auteur classique qui ne s'y trouvât. Naturellement, l'antiquité grecque y comptait plus de titres que la littérature latine. La collection réunie ainsi n'a plus le caractère encyclopédique de celle de Constantin Cantacuzène, dont la curiosité pour les sciences avait été très vive[9]. Le choix du prince s'est porté résolument vers les antiquités et les belles - lettres. Son père, Alexandre, qui avait étudié la médecine en Italie, avait recherché avec passion les textes grecs et latins : en 1691 il se faisait envoyer de Vienne, Hérodote, Thucydide, Xénophon, Démosthène, Denys d'Halicarnasse, Diodore de Sicile, Dion Cassius et Flavius Josèphe. Il y a lieu de penser que ce n'était pas le seul envoi de ce genre[10].

A côté d'un fonds de théologie et d'histoire ecclésiastique fort appréciable, les catalogues de la bibliothèque des Mavrocordato contiennent les principaux auteurs byzantins, une vingtaine de manuscrits arabes et turcs, des chroniques roumaines copiées et recopiées par les scribes de chancellerie pour l'instruction du prince ou pour recevoir son imprimatur. Une véritable acribie philologique a fait s'accumuler les éditions successives des historiens, des orateurs et des poètes depuis celles d'Alde Manuce et d'Henri Estienne jusqu'aux plus récents produits de l'érudition genevoise,

9. Mario Ruffini, *Biblioteca stolnicului Constantin Cantacuzino,* Bucarest, 1973; C. Dima-Dragan, *Biblioteci umaniste românesti,* Bucarest, 1974.

10. Hurmuzaki, *Documente,* V, p. 397. Cf. idem, *Fragmente* (trad. roumaine), III, Bucarest, 1900, pp. 406, 408, 409.

hollandaise ou anglaise[11]. Cependant, pour entrevoir les origines d'une telle spécialisation, il faut regarder ailleurs. L'intérêt de Nicolas Mavrocordato pour l'historiographie moderne est orienté par un goût très sûr. Faisons la part des ouvrages recueillis pour les renseignements qu'ils offraient sur la politique ottomane (Busbecq, Vanel ou l'«Histoire d'Emeric comte de Tekely», biographie d'un personnage que Mavrocordato avait connu et auquel les exploits de son beau-fils François Rakoczi rendaient son actualité). Ecartons encore la volumineuse et terne «Histoire de France» de Mézeray, ainsi que l'«Histoire universelle» de Bossuet, auteur dont l'importance, ainsi que celle de Fléchier, dans l'éducation des premiers Phanariotes ne saurait être surestimée, car leurs oeuvres ont joui d'un prestige exceptionnel à leur heure. Ce qui reste comme modèles, ce sont de Thou, son prédécesseur Davila, l'historien des guerres de religion, et son contemporain Paolo Sarpi, donc trois fondateurs, quelque peu oubliés, de la «civil history» européenne[12]. Les fondements philosophiques de cette désacralisation des sciences humaines sont à rechercher chez Francis Bacon, admiré par Nicolas Mavrocordato, chez Montaigne, dont il lisait les «Essais», et chez Erasme, qui connaît le succès le plus large grâce à l'édition de Jean Leclerc - précisément un des correspondants étrangers du prince de Valachie.

Or, attaché à la personne de ce «philosophe» couronné qu'il devait conseiller à propos de ses lectures, Fonseca a accepté de procurer à la cour de France des manuscrits rares, soit de Constantinople, soit de la riche collection de Mavrocordato. Ainsi, on peut supposer que Mavrocordato l'a chargé de porter à Paris cette précieuse traduction de Boèce par Planude qui fut offerte à la Bibliothèque Royale en 1722, entre autres dons de l'ambassadeur

11. N. Iorga, *Pilda bunilor domni din trecut fata, de scoala românească* «An. Acad. Rom.» mem. sect. ist., t. XXXVIII, 1914, pp. 77 - 120; Hurmuzaki, *Documente*, XIV, 3, pp. 145 - 156. Voir également M. Caratasu, *Stiri noi privitoare la biblioteca mitropoliei din Bucuresti, in secolul al XVIII-lea,* «Studii si cercetari de bibliologie», XIII, 1974, pp. 133 - 150, à consulter à cause des livres laissés en gage par C. Mavrocordato au métropolite Néophyte I.

12. Hugh Trevor - Roper, *Queen Elizabeth's First Historian, William Camden and the Beginnings of Civil History,* Londres, 1971.

turc Méhémet - Effendi, et dont, un an plus tôt on avait obligeamment proposé à Leclerc de prendre copie[13]. D'ailleurs, avec un amour - propre d'auteur et un soin de sa réputation dont il donnera encore de nombreuses preuves, le savant prince n'avait pas manqué d'envoyer à l'abbé Bignon dès 1720 ses ouvrages Περὶ καθηκόντων et Φιλοθέου Πάρεργα[14]. L'abbé s'empressait de saisir toute occasion de se mettre en rapport avec ceux qui pouvaient lui communiquer les dernières publications de Constantinople. A cet effet, en 1727, il s'adressait au même Méhémet-Efendi qui venait d'être nommé «inspecteur de l'imprimerie du Grand Seigneur»[15].

13. A. Epis écrivait à J. Leclerc, le 10 février 1721 : «Je vous aprens que dans la Bibliothèque de S.A. il y a beaucoup de manuscrits très anciens. Entre autres, il y a une copie de l'interprétation que Maximos Planude a fait du livre de Boèce *De consolatione philosophiae.* Quoiqu'on trouve cette interprétation dans la Bibliothèque Vaticane et ailleurs, on la peut pourtant estimer et, si vous souhaitez de l'avoir, S.A. veut bien vous en communiquer une copie» (Bibliothèque Universitaire d'Amsterdam, K 40 b.). Voir cependant H. Omont, *Missions archéologiques françaises en Orient aux XVIIe et XVIIIe siècles,* II, Paris, 1902, p. 385 (lettre de M. de Bonnac, du 20 septembre 1720). La Bibliothèque de l'Académie de Bucarest possède encore ce texte (ms. gr. 294), copié au XVIIe siècle.

14. C. Litzica, *Catalogul manuscriptelor grecesti,* Bucarest, 1909, p. 114. La lettre de remerciements adressée par Bignon au prince avait été publiée dans le *Giornale dei letterati d'Italia,* 33, 1, Venise, 1721, pp. 511 - 518. Cf. C. Dima-Dragan, *op. cit.,* p. 192.

15. A la Bibliothèque Nationale, le ms. fr. 22234 contient les brouillons de la correspondance de l'abbé. La lettre suivante (f. 71 v.) a été [écrite en février 1727: *Je n'ose presque me flatter, Monsieur, que vous ayez encore conservé quelque mémoire de mon nom et de l' honneur que j'ay eu de vous approcher plusieurs fois pendant votre séjour à Paris, mais pour moy je n'ay garde d'oublier la gentillesse dont vous usiez à mon égard et moins encore le mérite que je vous reconnais. Je n'aurais cependant osé vous en renouveller les assurances si les nouvelles publiques ne m'avaient appris que j'ay le bonheur de me trouver en quelque conformité d' occupation avec vous depuis l'Employ que le Grand Seigneur vous a donné. Ces nouvelles portent que Sa Hautesse voulant enfin enrichir la capitale de son Empire du bel art de l'imprimerie, vous avez été choisi pour conduire ce grand établissement. Il y a plus de trente ans que je suis chargé en ce pays-cy d'une pareille commission, et la Bibliothèque du Roy qui m'a encore été confiée m'appellant aux mêmes peines, je ne saurais voir qu'avec un extrême plaisir cette conformi-*

Fonseca maintient assidûment ses relations avec Bignon et il lui envoie un manuscrit de Saint Basile, de la part du patriarche de Jérusalem Chrysanthte Notaras qui avait, lui aussi, visité Pa-

té où je me vois être avec une personne de votre distinction. Après vous en avoir marqué ma joye permettez-moy de vous supplier d'agréer que nous entrions sur cela en quelque liaison. Je vous offre de mon côté tout ce qui pourra ou flatter votre curiosité ou même vous être de quelque utilité dans une fonction dont la nouveauté à Constantinople vous donnera sans doute bien des embarras et dont le succès ne saurait vous faire que beaucoup d'honneur. Daignès aussi de votre part me faire instruire un peu en détail de ce qui s'y fera sous vos ordres. La Bibliothèque du Roy manquerait d'un de ses principaux ornemens si l'on n'y trouvait pas les ouvrages que vous ferès imprimer, en retour desquels vous pouvez compter sur l'empressement que j'aurais de vous faire venir tout ce que vous désireriez de nos plus belles impressions. J'aurais même l'honneur de vous envoyer d'avance des catalogues de ce qui va paroître icy, comme vous pourriez aussi me faire part du choix des ouvrages que vous voudriez donner au public.

Mais nous imaginons icy qu' outre les livres en langues orientales, il doit se trouver dans la Bibliothèque du Sérail beaucoup d'anciens ouvrages grecs et latins que nous n'avons point en France ny dans les pays voisins. Je me persuade en mon particulier que Sa Hautesse vous ayant choisi pour cet employ il faut que vous avez une pleine connaisancs de tut ce que renferme sa bibliotèque. Vous avez sans doute dans votre Empire des gens instruite de ces anciennes langues qui pourraient dresser des catalogues de css ouvrages.

Pardonnez-moy la liberté que je prends de vous écrire une si longue lettre et regardez-le comme une preuve de l'estime que j'ay pour votre mérite et du respect avec lequel je suis, Monsieur, etc.

La lettre est adressée *A Effendi à Constantinople.* Suit une autre, à M. d'Andrezel, du 8 février, et une troisième ou un second brouillon de la première, du 9 mars.

A Zair Aga, fils de Méhémet Effendi grand trésorier de l'Empire ottoman, cy-devant ambassadeur de la Porte en France.

Illustre cher honorable seigneur Sayd, agrées que je vous offre l' assurance de l'estime particulière dont je suis pénétré pour votre personne et des voeux que je forme pour tout ce qui peut contribuer à votre élévation aux dignités que vous méritez.

Je n'ose me flatter que vous ayez gardé quelque souvenir de l'honneur que j'eus de vous entretenir pendant votre séjour à Paris; pour moy je n'ay point oublié la politesse dont vous usiez à mon égard ny les rares valeurs que je vous reconnus.

Les nouvelles publiques nous ont appris que le grand et majestueux empereur des ottomans, voulant embellir et enrichir sa capitale et tout son Empire du bel art de l'imprimerie, en a ordonné l'établissement

ris, étant reçu par Cassini à l'Observatoire. Auparavant, il avait écrit au Père Le Quien, en lui expédiant un exemplaire de l'édition d'Amsterdam (1724) du «De officiis», traduction latine d'un livre de Mavrocordato déjà mentionné[16]. Le rapprochement entre le prince phanariote et l'érudit dominicain a de quoi étonner, car ce dernier venait de publier, en 1718, sa «Panoplia contra Graecorum schisma». Enfin, le dévouement de Fonseca se voyait récompensé par ce certificat de l'antiquaire Sevin, chargé de mission par l' Académie et le roi : «Je vois souvent M. Fonseca, qui travaille de bonne foi à nous déterrer ce qui reste de plus précieux en ce pays-ci»[17]. Lui-même il faisait valoir sa connaissance de «tous les sçavans de Constantinople de toute religion», promettant de puiser dans les collections particulières pour satisfaire la curiosité du voyageur bibliophile. Plus encore, il ajoute, le 5 janvier 1729 : «J'ay écrit au Prince de Valachie avec lequel je suis en correspondance et j'ay fait écrire M. l'abbé Sevin à ce Prince pour l'engager à luy communiquer les manuscrits de sa bibliothèque»[18]. Le succès de cette démarche est attesté par une lettre de l'ambassadeur

et que, voulant faire réussir cette glorieuse entreprise, dont le succès ne peut qu'être avantageux, Sa Hautesse vous en a confié l'inspection.

Me trouvant depuis plus de 30 années dans un pareil employ et l'Empereur de France m'ayant confié le soin de sa Bibliothèque, je me vois dans un poste semblable au vôtre. Je ne puis assez vous marquer la joye que j'en ay et je vous prie d'agréer que nous soyons en relation continuelle, afin que je vous envoye ce qui peut vous être utile ou manquer au nécessaire pour ces listes d'ouvrages au premier signal que vous m'en donnerez. Quoique ces établissements soient ordinairement difficiles, en donnant beaucoup d'embarras, je suis persuadé que le succès de cette heureuse entrerprise ne saurar que tourner à votre gloire.

J'éspère que vous daignerez m' informer en droit de tout ce qui se fera sous vos ordres. Si la Bibliothèque de l'Empereur de France manquoit des beaux ouvrages que vous allez faire imprimer, elle se trouveroit privée des ornemens les plus, etc, etc.

16. N. Iorga, *O scrisoare a lui Le Quien câtre Neculai Mavrocordat,* Arhiva, X, 1899, p. 132. Mavrocordato et Le Quien étaient entrés en rapport à travers Chrysanthe Notaras.

17. Abbé Sevin, *Lettres sur Constantinople,* éd. Bourlet de Vauxcelles, Paris, an X (1802), p. 5 20, 25 - 26.

18. Mihordea, *art. cit.,* pp. 125 - 126; idem, *Biblioteca domneascâ a Mavrocordatilor,* «Academia Româna, mem. sect. ist». s. III, t. XXII, 1940, pp. 401 - 403.

Villeneuve à Nicolas Mavrocordato : «J'ay reçu ces jours-cy la nouvelle édition des Conciles imprimés aux despens du Roy. Il m'a ordonné de les envoier de sa part à Votre Altesse et de luy témoigner en même temps combien il est charmé du beau présent que vous luy avez fait»[19]. L'échange de manuscrits et de livres, interrompu par la mort de Nicolas Mavrocordato en 1730 continuera avec son fils Constantin, par l'entremise de Fonseca. En récompense, le grand logothète Draco Soutzo recevra une vingtaine de tomes (les Pères de l'Eglise, les historiens byzantins), tandis que le jeune prince de Valachie aura «des six volumes d' histoire et des mémoires de l'académie des belles - lettres», les mêmes qui, trente ans plus tard, décideront de la vocation de Gibbon[20].

En voilà assez pour assurer au médecin marrane la reconnaisance des érudits. Le problème, le vrai problème, n'est pas là. Il est temps d'en venir au document qui nous justifie d'avoir repris l'étude d'un personnage par ailleurs assez bien connu.

Il s'agit d'une lettre de Daniel de Fonseca, dont le texte suit :

«Constantinople, ce 1 de mars de 1724

On cense pour rien touttes les peines souffertes dans un voyage quand on a le bonheur d'arriver heureusement. Me voici, grâces au Seigneur, à Constantinople où j'ay trouvé ma famille en bonne santé, contans mes amis et favorables mes superiors. Le Gran Visir m'a reçu avec toutte la bonté imaginable. C'est un sujet incomparable, fin courtisan, habile politique et avec cela très honnête homme, rara avis [21]. *J'ay reçeu la bénédiction du Mufti, qui est notre pape icy,*

19. Idem, *Un agent politic,* pp. 129 - 130; I. C. Filitti, *Lettres, et extraits concernant les relations des Principautés Roumaines avec la France (1728-1810),* Bucarest, 1915, pp.5, 7. Cf. H. Omont, *op. cit.,* pp. 470, 485, 487.

20. *Ibid.,* p. 685, n. 3 (Bibiothèque Nationale, Nouv. acq. fr. 5384, ff. 227 - 228). Les Mémoires de l'Académie se trouvaient également dans la bibliothèque de François Rakoczi; voir César de Saussure, *Lettres de Turquie (1730-1739) et notices (1740),* éd. K. Thaly, Budapest, 1909, pp. 365-368. Dernière référence, *Gibbon's Autobiography,* éd. M.M. Reese, Londres 1970, pp. 63, 73.

21. Le grand vizir était Damat Nersehirli Ibrahim pacha.

je l'estime bien plus que celle du Mufti de Rome. Le notre parmi plusieurs qualités qui le font preferable au pape, a celle de ne nous parler jamais de Constitution ni de semblables fadaises. Il faut avouer, Monsieur, que depuis que le Gr. Visir est dans le ministère ce païs est presque entièrement dépouillé de l'ancienne barbarie et ferocité. Aujourd'huy tout vit, tout plait, tout est plein de politesse et d'agrément. Vous entendez sans doute parler de ce Atila, des progrès de Mirveis, ce nouveau Tamerlan, ou de la oppression de la Perse et des vastes projets de l'empereur de Russie, tout cela ne nous fait pas grand peine[22]. *Je crois que le Persan retournera à s'enivrer de son bon vin de Schiraz, que le Russe se acommodera plutôt de l'air de la mer Baltique que de celui de la mer Caspienne et que Ispahan sera une nouvelle Capoue pour le moderne Annibal. A la fin, Monsieur, tous ces conquérans, tous ces héros et tous ces chavaliers errans ne sont plus à la mode. D. Quichote les a condamné et il est un tribunal sans appellation.*

Croyez-vous, Monsieur, que je ne songe plus à retourner en Hollande? Je songe sérieusement et j'éspère de pouvoir encore jouir de V-re savante aimable conversation, mais il faut denouer le noeud qui m'attache icy sans le rompre, car abandonner tout ces seigneurs avec lesquels il a longtemps que je vive et desquelles je reçois quotidiennement mille grâces et le faire sans ménagement seroit une détestable ingratitude. Je attend à pouvoir réussir avec bienséance et avec un prétexte honorable. Dans cet intervalle je nous prie de me faire l'honneur de me donner de vos nouvelles et de mander s'il a quelque hose de cet pais qui vous fasse plaisir, j'en aurai un sensible de pouvoir vous servir en quelque chose; j'ay envoyé votre lettre à Mr. le Prince de Valachie et ce Seigneur me répond que lui vous fera réponse par la voie de Vienne. Je reçois de ses lettres presque tous les quinze jours. Je vous prie de rendre mes respects à Madame votre épouse et mes humbles compliments à Mr. Régis et à Mr. Boyer, dignes sujets de votre amitié. Je vous le demande aussi et que vous soyez persuadé

22. En réalité, à Mir-Veis avait succédé depuis 1715 son neveu Mir - Mahmoud. L'expédition de Pierre le Grand en Perse en 1722-1723 avait établi la domination russe sur les rives de la Caspienne et une nouvelle guerre avec l'Empire ottoman semblait inévitable.

de la sincère et parfaite estime avec laquelle j'ay l'honneur d'estre
Monsieur
votre très humble et très obéissant serviteur
de Fonseca

Quand vous me ferez l'honneur de m'écrire vous pouvez faire donner la lettre à Mr. David de Pinte Junior ou à Mr. Joseph de Los Rios aux quelles j'ay averti de me l'envoyer ou par Marseille ou par Vienne».

(Ms. C 56, Universiteits-Bibliotheek, Amsterdam)

Revelons d'abord la date : il faut admettre désormais que Fonseca est resté loin de Constantinople pendant deux ans. Seulement, on ignorait encore qu'il se fût aventuré jusqu'à Amsterdam. Cette ville cosmopolite abritait une nombreuse communauté séphardite où on a vu qu'il avait des amis, négociants ou banquiers.

Le destinataire de la lettre est Jean Leclerc. Le professeur d'histoire ecclésiastique au séminaire des Remonstrants faisait alors paraître la «Bibliothèque ancienne et moderne», recueil périodique de compte-rendus d'ouvrages d'érudition et de théologie[23]. «The learned Mr. Leclerc» figurait en bonne place sur la liste des personnalités desquelles la connaissance était obligatoire pour tout visiteur tant soit peu «éclairé» de la Hollande. Le révérend Edmund Chishull, savant antiquaire anglais qui venait de passer quelques années au Levant, ayant, au retour, traversé la Valachie et la Transylvanie, en avait fait l'expérience[24].

Dans la correspondance de Leclerc, l'une des plus considérables que l'Europe du XVIIIe siècle ait connu, les lettres que, sur ordre de Nicolas Mavrocordato, lui adressaient les secrétaires princiers Antoine Epis, Etienne Bergler et Nicolas Wolff forment une grosse liasse[25]. Or, Fonseca était en relations suivies avec

23. Annie Barnes, *Jean Le Clerc (1657-1736) et la République des Lettres,* Paris, 1938. Voir aussi les notes sur Erasme au XVIIIe siècle de Warner Kaegi, *Meditazioni storiche,* Bari, 1960, pp. 125 - 154.

24. Edmud Chishull, *Travels in Turkey and back to England,* Londres, 1747.

25. Cette correspondence conservée à Amsterdam a été étudiée par M. Jacques Bouchard (Montréal) en vue d'une publication que nous souhaitons proche.

Mavrocordato (lui-même prétend qu'il en recevait des nouvelles par chaque courrier). Il est donc vraisemblable qu'il ait rendu visite à Leclerc muni d'une recommandation du prince et peut-être chargé d'une commission de sa part.

Ce qui frappe dans le texte de cette lettre c'est le ton volontairement léger et plaisant. Tout ceci sent l'imitation de la conversation des salons parisiens que notre docteur avait dû fréquenter. Il en est visiblement très fier. Une seule allusion à ses lectures, mais bien choisie : «Don Quichotte». Un souvenir de son Espagne natale? Toujours est-il que dans la bibliothèque des Mavrocordato on retrouve le roman de Cervantes et même celui d'Avellaneda, la suite apocryphe des aventures du héros[26].

Trois ans après la parution des «Lettres persanes», l'Europe des Lumières est plus que jamais séduite par l'Orient. Dès le XVIIe siècle on avait pris l'Empire ottoman pour exemple de monarchie despotique, souvent en visant une toute autre cible : l'autorité royale des Etats occidentaux. Cependant, où, sinon dans ce même Orient si lointain qu'il en devient mythique, placer la réalisation du rêve d'une liberté bien policée qui hante l'imagination des philosophes? Aussi, à peine arrivé à Constantinople, Fonseca prend la plume pour assurer ses amis qu'il ne reste plus trace de «l'ancienne barbarie et ferocité» dans son pays. L'occasion est bonne de flatter son patron, le vizir, pour lequel il ne tarit pas d' éloges. Entre autres, ce Turc civilisé serait étonnamment proche du type de «l'honnête homme», dont l'image avait été façonnée par la vie de cour à la fin de la Renaissance[27]. «Honnête homme» et «bienséance» — on se croirait à Versailles — ces mots font un étrange effet, confrontés à la réalité.

Le trait fondemental qui se dégage de ce tableau des délices

26. Alonso Fernadez de Avellaneda, *Nouvelles aventures de l'admirable Don Quichotte de la Manche,* I. Londres, 1707, avec l'annotation: «ex libris Joann. Scarlatti M.» (Bibilothèque de l'Académie, Bucarest, I, 377985).

27. Dans l'absence du livre de N. Faret, *L'honnête homme ou l'art de plaire à la Cour* (1630), les *Discorsi* de Castiglione (Venise, 1587) voisinent dans la bibliothèque de Mavrocordato avec l' *Huomo di Corte* de Balthazar Gracian (Venise, 1703). Il n'est pas moins intéressant de voir avec quelle insistance Alexandre Mavrocordato marquait sa qualité de «gentilhomme» pour réagir contre le mépris des ambassadeurs (B.N. ms. fr. 7163, f. 109).

du gouvernement ottoman, celui qui, on le sent bien, attirera la sympathie des philosophes, c'est la tolérance religieuse. Le langage tenu par Fonseca sur «le Mufti de Rome» était certes fait pour plaire à une théologien protestant, hostile à la bulle «Unigenitus», mais traduit-il bien toute sa pensée? Le souvenir nous revient d'attaques encore plus virulentes portées contre le catholicisme par Fonseca devant un témoin peu enclin à s'en scandaliser, le marquis d'Argens lui-même.

Les mémoires de Jean-Baptiste de Boyer d'Argens furent imprimés en 1735, peu après la mort de Fonseca. De son voyage à Constantinople l'auteur a gardé surtout la mémoire de ses bonnes fortunes, gaillardement racontées. Toutefois, il ne pouvait pas ne pas se rappeller qu'il avait rencontré là-bas des gens qui partageaint ses vues les moins conformistes. Parmi eux, Fonseca, auquel s'attachait la légende de sa jeunesse passée dans un monastère espagnol à dire la messe, ce qui est singulier, s'agissant d'un nouveau converti dont la famille avait été poursuivie par l'Inquisition. En peu de mots, son expérience avait été la même faite, avant lui, par Uriel da Costa[28]. «Je voulus examiner la religion qu'on m'avait fait prendre», disait-il à d'Argens. «J'y trouvai des choses qui me parurent absurdes. Je ne me donnai pas la peine d'examiner les autres, que je savais ne différer que dans certains points. C'est ainsi que je retournai à la religion de mes pères, la plus ancienne, la plus simple et la plus raisonnable, selon moi». Après avoir judaïsé en secret en Espagne, à Constantinople il professait librement sa foi.

Les aventures et les opinions de Fonseca l'avaient rapproché de cet ennemi des dévôts, d'Argens, qui affectait de faire des «Pensées» de Bayle son bréviaire et qui, dans ses nombrux écrits, propagera avec zèle et vigueur la libre pensée. Il n'y a qu' à ouvrir au hasard sa «Philosophie du bon-sens» pour tomber sur des phrases qui, écartant avec dédain la doctrine chrétienne, font l'apologie des «bons sauvages» païens. Par exemple : «Je vous

28. Connaît-on assez l'autobiographie d'Uriel da Costa, *Une vie humaine,* traduite du latin et précédée d'une étude sur l'auteur par A.B. Duff et Pierre Kaan, Paris, 1926? Voir *Un ami de Frédéric II. Mémoires du marquis d'Argens,* publiés par Louis Thomas, Paris, 1941, pp. 123 - 124.

demande, Madame, si vous croiez que les peuples des Isles Marianes eussent une notion innée de Dieu». Ou, ailleurs, cette maxime : «la croiance de l'immortalité de l'âme n'est pas nécessaire au caractère de l'honnête homme»[29]. On n'a pas encore, que je sache, consacré une recherche aux échos de la pensée de d'Argens, comme aboutissement du libertinage érudit français, dans le Sud-Est de l'Europe. Elle donnerait certainement des résultats intéressants. En attendant, il n'est pas inutile de remarquer ici qu'une réfutation de sa traduction de Pseudo-Ocellus (1760) a été publiée à Vienne par le Phanariote Jean Zanetti, sous l'inspiration du prince de Valachie Nicolas Mavroyéni, s'attirant la réplique d' Eugène Voulgaris, ancien voltairien, prompt à glisser vers la palinodie[30].

Voltaire lui-même, que d'Argens nous a caché pour un instant, devait avoir ressenti de l'intérêt pour le personnage curieux, mêlant judaïsme et déïsme, dont il dira : «Je l'ai fort connu à Paris». Cette rencontre aura eu lieu peu avant celle de Fonseca avec Leclerc, lorsque Voltaire n'était encore que l'auteur de la Henriade. Six ans plus tard, lorsqu'il sera en train de rédiger l' «Histoire» de Charles XII, il s'en souvient. «Il m'a confirmé toutes les particularités que je vais raconter», cela veut dire que Voltaire a écrit à Fonseca pour se renseigner. A son ami Thiériot, qui lui procure des livres «touchant la topographie de l'Ulkraïne et de la Petite Tartarie» ou les soi-disant mémoires moscovites de Rousset de Missy sur Pierre le Grand, il demande «s'il est bien vray que Bonneval soit musulman»[31]. Le bruit de la conversion à l'Islam du fameux aventurier avait devancé le fait accompli, étant ré-

29. J. B. de Boyer d'Argens, *La philosophie du bon-sens, ou réfléxions philosophiques sur l'incertitude des connaissances humaines, à l'usage des cavaliers et du beau-sexe,* I-II, La Haye, 1740. Cf. [d'Argens], *Mémoires secrets de la République des Lettres,* I, Amsterdam, 1744, p. 22, n. 1 : «Ja connaissais un jeune poète turc nommé Achmet Chelebi qui parlait fort bien l'italien».

30. D. Russo, O scrisoare a lui Evgenie Vulgaris tradusa în limba româna, «Revista istorica româna», I, 1931, pp. 7 - 31.

31. *Voltaire's Correspodence,* ed. Th. Besterman, II, Genève, 1953, pp. 350 - 354. En même temps, Voltaire compulsait les papiers de Pierre Puchot des Alleurs, l'ancien ambassadeur à Constantinople mort en 1725.

pandu par un rapport du comte de Villeneuve[32]. Voltaire ajoute aussitôt une petite phrase qui donne à penser : «j'écris demain à Constantinople où j'ay plus d'amis qu'icy, car j'y en ay deux». L'un serait Villeneuve. Alors, l'autre? Peut-être, Fonseca. Ce n'est certes pas lui qui a gagné Voltaire à l'irréligion, ni celui-ci qui a endoctriné Fonseca. Toujours est-il que leurs rapports ont préludé à ce grand mouvement culturel dont notre dédicataire a retracé l'histoire sous le titre : «la fortune de Voltaire en Grèce»[33].

Rappelons brièvement que Voltaire connaissait bien la famille de Ferriol, qui comptait parmi ses membres un ancien ambassadeur de France auprès de la Porte (justement celui qui avait reçu Fonseca à son service), qu'on a même suggéré sa collaboration au texte des «Lettres de Mlle Aïssé»[34]. Bonneval lui a adressé le récit de son abjuration.

Cet épisode a soulevé un vif intérêt en France : deux ouvrages apocryphes, en 1737 et 1740, prétendent être les mémoires d'Achmet - pacha Bonneval. Dans l'un d'eux, on fait dire à un Turc : «embrassez la loi de notre grand Prophète. Elle n'est pas si déraisonnable que vous pourriez penser, à quelques articles près elle est tout à fait conforme au Bon Sens. Mais où est la loi qui soit au-dessus de la critique et des objections»? [35] Le Bon Sens? C'est la philosophie du marquis d'Argens que ce Turc se met à prêcher! Et voici encore d'Argens qui, dans ses mémoires (authentiques), assure s'être entretenu à Constantinople avec un Arménien, «grand spinosiste», ayant longtemps vécu en Hollande, qui lui aurait confié son ouvrage, bientôt perdu, intitulé «Doutes sur la Religion dont on cherche l'éclaircissement de bonne foi». Il cite aussi les mots de Saide-Efendi : «des honnêtes gens sont de toutes les religions»[36]. Ce confident de Bonneval, qui, après avoir accompagné à Paris son père, Méhémet-Efendi, en 1722, y sera à la mode pendant six mois en 1741 - 1742, lorsqu'il reviendra

32. A. Vandal, *op.cit.,* pp. 134-146; S. Gorceix, *Bonneval-Pacha et le jeune Rakoczi,* in «Mélanges offerts à M. Nicolas Iorga», Paris, 1933, pp. 341 - 363.

33. C. Th. Dimaras *La Grèce au temps des Lumières,* pp. 61 - 102.

34. Claire-Eliane Engel, *La Suisse et ses amis,* Neuchâtel, 1943, pp. 30 - 50.

35. *Mémoires du comte de Bonneval,* II, Londres, 1737, p. 183.

36. *Mémoires du marquis d'Argens,* p. 123

chargé de mission auprès de Louis XV, avait acquis un beau scepticisme au contact de ses brillants amis. S'il faut en croire les témoins émerveillés, «il parloit le françois comme sa langue naturelle... Il conversoit avec les sçavans et les artistes sur les sciences et les arts qu'il aimoit». C'était un «adorateur d' Aristote»[37].

Le cas n'est pas si rare. Avec un autre musulman peu orthodoxe, Yanali Es'ad Efendi mathématicien et astronome, «versé dans la philosophie de Démocrite» et traducteur d'Aristote en turc, nous retrouvons le même milieu intellectuel [38]. Non seulement, celui là fut le premier correcteur de l'imprimerie de Constantinople, donc lié avec Saïd, mais il est mentionné, en compagnie du docteur Fonseca, parmi les familiers du patriarche de Jérusalem Chrysanthe Notaras. Deux lettres de 1728 font allusion à «l' illustre Es'ad Efendi qui s'incline avec amitié devant Votre Béatitude» et au docteur «qui vous baise la main». La situation est insolite : comme dans la fable des Trois Anneaux, les représentants des trois religions sont amicalement réunis. Il est encore plus étonnant de voir le prélat orthodoxe envoyer sa bénédiction au médecin juif, lui promettre même une place au ciel, tandis que l' autre répond qu'il voudrait aller retrouver Ponce-Pilate, au paradis ou en enfer ![39] Les curieuses plaisanteries qu'ils échangent témoignent de la grande liberté d'esprit qui règnait autour des premiers Phanariotes.

Es'ad Efendi avait enseigné le turc au savant prince de Moldavie Démétrius Cantemir et, plus tard, ce brillant disciple lui rendra hommage avec gratitude, n'oubliant pas d'ajouter que son maître avait ses doutes au sujet des prodiges attribués au prophète par le Coran. Cantemir lui-même, dont l'éducation avait été pourtant soignée par le pieux moine crétois Jérémie

37. N. Iorga, *Les voyageurs orientaux en France,* Paris, 1927, pp. 10 - 14.

38. Ion Matei, *Le maître de langue turque de Dimitrie Cantemir: Es'ad Efendi,* «Revue des études sud-est européennes», X, 2, 1972, pp. 281 - 288. H. Omont, *op. cit.,* I., p. 517, cite une lettre de Sevin à Maurepas du 8 mars 1730, à propos es traités perdus d'Aristote,recherchés par «Sat Effendi, admirateur outré de la philosophie peripatéticienne».

39. Hurmuzaki, *Documente,* XIV 2, pp. 967, 1021; V. Mihordea, *art. cit.,* p. 105, I. Matei, *art. cit.,* pp. 285 - 286.

Cacavela passait aux yeux de son secrétaire Vockerodt pour un «pur déiste» [40]. Ses relations avec les piétistes de Halle, plus ouverts aux Lumières que le reste des luthériens, ajoutent une nouvelle étape, demeurée longtemps inaperçue, à l'itinéraire spirituel de Cantemir [41]. Pour celui-ci Fonseca non plus ne devait pas être un inconnu, depuis qu'il avait été obligé de se cacher à l'ambassade de France à Constantinople. Seule, l'occasion de voyager en Hollande, d'y entrer en contact avec le Refuge protestant et d'y fréquenter Jean Leclerc manquera à Cantemir, malgré son «grand désir de visiter ce pays» dont témoigne une requête adressée à Pierre le Grand en 1717 [42].

Nous venons de parler d'Es'ad Efendi : c'était également un intime des frères Nicolas et Jean Mavrocordato. Dans cette famille, le choix des précepteurs s'inspire d'une complète hétérodoxie. On a recours soit à des Grecs, un Spandonis, un Jacob Manos, tenus pour de grands savants par Cantemir, soit à un gentilhomme huguenot, Aubry de La Motraye, qui donna des leçons de français à Nicolas Mavrocordato, soit encore à des Jésuites, bons latinistes, qui travaillaient avec ardeur «à la propagation de la foi romaine et de l'archéologie» [43]. Il y avait aussi, pour enseigner l'italien et le français aux fils de Nicolas Mavrocordato, un Ragusain nommé Bettera et, pendant son séjour à Bucarest, Daniel de Fonseca, toujours lui [44].

40. Helmut Grasshoff, *Antioch D. Kantemir und Westeuropa,* Berlin, 1966, p. 265.

41. Renseignement dû à M. Eugen Stanescu qui prépare un article à ce sujet.

42. Stefan Ciobanu, *Dimitrie Cantemir în Rusia,* Bucarest, 1925, p. 99.

43. A. de la Motraye, *Voyages...*, I, La Haye, 1727, p. 374. Sur La Motraye, auteur de *Remarques Critiques sur l'Histoire de Charles XII par M. de Voltaire* (La Haye, 1732), v. E. et E. Haag, *La France protestante,* VI, Genève, 1966, p. 255. Pour les jésuites, voir *Lettres édifiantes et curieuses écrites des missions étrangères. Mémoires du Levant,* I, Paris, 1780, p. 9, et N. Nilles, *Symbolae ad illustrandam historiam Ecclesiae Orientalis in terris Coronae S. Stephani,* II, Innsbruck, 1885, p. 967

44. Bettera est mentionné par N. Iorga, *Istoria literaturii românesti în secolul al XVIII-lea,* I, Bucarest, 1969, p. 49. Fonseca «avoit été plusieurs années auprès du prince de Valachie, le fameux Mavrocordato, pour enseigner à ses enfants l'italien et le français» (Saumery, *Mémoires et aventures secrètes du Levant,* II, Liège, 1733, p. 206).

Tous ces rapprochements sont, on l'avouera, troublants. Surtout si nous nous penchons sur le catalogue de la bibliothèque des Mavrocordato, où tant de livres ne sont pas là pour flatter la vanité du parvenu ni par manie de collectionneur, mais choisis avec ferveur, à la poursuite des réponses qu'exige la conscience du lecteur plus que sa curiosité toujours en éveil. Que savons-nous, au juste, de la foi de Nicolas Mavrocordato? Au-délà de son côté ostensible, «ouvert au public», la pensée du fondateur du monastère de Vacaresti tend à se dérober. Alors, il faut pourchasser à travers ses notes de lecture les moindres allusions aux questions religieuses et on sera recompensé en retrouvant copié tel passage de Bacon qui vise l'idéal d'une science également éloignée de l' athéisme et de la superstition [45]. Dans une des lettres à Leclerc, Antoine Epis avertit son correspondant de la tolérance accordée en Valachie aux non orthodoxes : «Spiritum servitutis ne règne guère ici et on ne craint point l'inquisition» [46]. Ainsi, grâce à un prince éclairé, le pays est fidèle à l'image de terre promise que les protestants se figuraient déjà au XVIe siècle ou au début du XVII, lorsqu'ils étaient conviés à coloniser la Moldavie, et qui ne sera pas moins présente à l'esprit des Frères Moraves lorsqu'ils demanderont en 1740 l'hospitalité de Constantin Mavrocordato[47]. En même temps, un littérateur de réputation douteuse qui avait été quelque temps le parasite de Voltaire assignera le rôle d'avant-poste des Lumières françaises à La Valachie du prince Constantin[48].

Quant au père de celui-ci, Nicolas, il protégeait le savant grec

45. Bibliothèque de l'Académie, ms. gr. 268, ff. 87 - 88. C. Dima-Dragan a signalé d'autres preuves de la connaissance de Bacon, dans sa contribution au *Symposium. L'époque phanariote,* pp. 215 - 216.

46. Lettre du 29 octobre 1721, K 40 p.

47. Hans Petri, *O scrisoare necunoscută a domnitorului Constantin Mavrocordat din anul 1740,* «Acad. Rom. men., sect. ist.» s. III, t. XXII, 1940, pp. 199 - 211. Cependant, un raidissement se fait remarquer dès 1714 en Valachie, où le prince Etienne Cantacuzène ordonne la descruction de la synagogue de Bucarest (Anton-Maria del Chiaro, *Istoria delle moderne rivoluzioni della Valachia,* ed. N. Iorga, Bucarest, 1914, pp. 184 - 185) et en Moldavie en 1726, à l'occasion d'une persécution semblable (Mihordea, *art. cit.,* pp. 110 - 114).

48. Voir la dédicase qui accompagne le premier volume des *Oeuvres de Virgile,* dans la traduction de l'abbé Desfontaines (Paris, 1743).

Anastase Gordios qui, dans son commentaire de l'Apocalypse, mêlait confusément les imprécations contre les Turcs et les Latins à l'espérance d'une proche libération de sa nation, mais on ne peut douter de sa préférence pour une théologie moins partisane que les polémiques post-byzantines anti-islamiques ou anticatholiques [49]. Sinon, comment expliquer qu'il ait fait copier le trait de la «Procession du Saint Esprit» par Maxime Margounios et même une traduction en grec vulgaire de l'«Imitation de Jésus-Christ? [50]. Parmi les livres demandés à Leclerc, il y a l'édition qu'il avait donné de l'écrit de Grotius «De veritate Christianae religionis», ainsi que les «Lettres» du quiétiste Fénelon «sur divers sujets concernant la religion et la métaphysique[51]». Il n'est pas inopportun de rappeller ce que le progrès des Lumières doit à l'arminianisme de source érasmienne représenté par Grotius et son disciple Leclerc [52].

L'enchaînement n'est pas toujours aussi direct. Dans la correspondance citée il est question d'un livre que «Son Altesse désire fort», ainsi Leclerc est prié «de faire toute la diligence pour le trouver». L'auteur en est le mystique allemand Jacob Böhme. Or, celui-ci se rattache à la même lignée que Van Helmont, dont l'emprise sur Cantemir fut si forte, et il ne manquait pas de magiciens et de cabalistes à la cour de Valachie qui lui fissent bon accueil, dans un milieu qui connaissait déjà l'oeuvre de Jamblique, de Proclus et d'Hermès Trismégiste. Encore un fait est à noter : Mavrocordato a été guidé vers Böhme par Leibniz. Et, en ce qui concerne Leibniz, son idéal de conciliation entre les Eglises ré-

49. *Oeuvres inédites de Nicolas Milescu,* publiées par N. Iorga, Bucarest, 1929; D. Russo, *Studii istorice greco-romăne,* I, Bucarest, 1939, pp. 337 - 339; Astérios Argyriou, *Remarques sur un traité contre les hérésies latines attribué à Anastasios Gordios,* «Revue des études byzantines» XXVII, 1969, pp. 229 - 234.

50. C. Litzica, *op. cit.,* pp. 183 - 185. Au sujet du traducteur, voir Olga Cinanci et Paul Cernovodeanu, *Contribution à la connaissance de la biographie et de l'oeuvre de Jean (Hiérothée) Comnène (1668-1719),* «Balkan Studies», 12, 1, 1973, pp. 143 - 186.

51. Lettres du 6 juin et juillet 1721 (K 40 f. et. g.)

52. H. R. Trevor - Roper, *The Religious Origins of the Enlightenment.* On trouvera ce texte essentiel dans le volume *Religion, the Reformation and Social Change,* Londres, 1967, pp. 193 - 236.

pondait aux tentatives de l'archevêque William Wake, un autre correspondant du prince, d'arriver à un accord entre l'orthodoxie grecque et la Church of England [53].

Il reste un mot à dire sur le goût singulier de Mavrocordato pour la Kabbale et ses interprètes. Est-ce Fonseca qui lui a recommandé de lire les oeuvres de Maimonide? C'est possible. En 1721, le secrétaire, écrinant au nom de son maître, déclarait à Leclerc : «Nous souhaitons extrêmement les livres des Rabins qui sont traduits en latin». Trois mois plus tard, il reprend : «Vous nous ferez plaisir de nous procurer quelques traités thalmudiques». Dans l'intervalle, Mavrocordato s'était mis à apprendre le hébreu et il avait auprés de lui, pour lui enseigner cette langue, «un homme savant», qu'il serait tentant d'identifier avec Fonseca [54].

A côté de Mavrocordato qui, sans être un esprit fort, regarde sans méfiance les idées des philosophes, créant une synthèse apparemment impossible de leurs doctrines matérialistes et spiritualistes, Fonseca paraît plus «voltairien». Si l'on se risque à généraliser, son expérience ne vaut pas plus que celle de Nicolas Mavrocordato pour l'univers culturel roumain, refractaire aux modes savantes, mais elle est, au contraire, significative pour le Phanar, où la philosophie compte déjà de nombreux adeptes parmi les prélats, les diplomates et les gens de plume. Y contribuent aussi bien la tolérance des Turcs que la soif de connaissances d'un clergé peu attaché aux conventions. L'intérêt offert par l'attitude de Chrysanthe Notaras est renforcé par un témoignage de 1701, concernant le patriarche oecuménique Callinique. Celui-ci accueillait volontiers les Jésuites et s'en justifiait ainsi : «Ego vos Patres amo et aestimo quia estis docti» [55]. Une fois de plus, M. Dimaras a vu juste à propos de la réaction des ecclésiastiques grecs devant les premières Lumières, en reconnaissant «un large

53. Lettres du 16 avril, 8 octobre 1721 et 27 janvier 1722 (K 40 c,o,p, et 41e.).

54. N. Iorga, *Stiri nouâ despre biblioteca Mavrocordatilor si despre viata muntenească în timpul lui Constantin - Vodâ Mavrocordat,* «Acad. Rom., mem. sect., ist.», s. III, t. VI, 1926, pp. 168 - 169. Voir encore J. Gouillard *O scrisoare inedită a lui William Wake, archiepiscop de Canterbury, câtre Nicolae Mavrocordat,* «Revista istorica», XXIX, 1943, pp. 232 - 233.

55. N. Nilles, *Symbolae,* I, pp. 103 - 105.

esprit d'humanisme religieux» dont «la force consciemment progressiste» ne fait pas de doute [56]. Le clivage ne commence que dans la seconde moitié du siècle et il aboutira à l'affrontement que l'on sait.

Qu'il nous soit permis de le redire, la pénétration des idées occidentales ne saurait être comprise sans le milieu intellectuel des ambassades, fréquenté par des rénégats, des Padouans (au fait, où Fonseca avait-il étudié la médecine?), des gens d'origine et d'éducation très diverses, parlant latin, français ou italien. Ce milieu se dessine clairement dans les trente dernières années du XVIIe siècle. Des vagues successives y déposent leurs alluvions. L'un des ambassadeurs de France, Guilleragues, était connu pour s'être mêlé dans les salons littéraires de Paris à la compagnie des sceptiques «libertins» [57]. Voyez aussi le jansénisme de François Rakoczi et d'autres émigrés hongrois [58]. La religion des catholiques n'est pas trop sévère : en effet, un voyageur s'étonne de trouver Fonseca, malgré son abjuration, «très aimé et très chéri des chrétiens, surtout des catholiques» [59]. Cette indifférence à l'égard des doctrines religieuses, comme l'éclectisme auquel elle se substitue, s'intègrent dans la psychologie particulière aux Phanariotes. Fait qui n'a rien de surprenant, étant donné le caractère hétérogène de ce groupe social en train de s'élargir rapidement jusqu' aux limites d'une classe. Un étranger peut être assimilé sans difficulté aussitôt qu'il embrasse une carrière typiquement phanariote (drogman ou médecin, par exemple).

Pour finir, nous aimerions citer une remarque de Condorcet qui saisit sur le vif un aspect du mouvement des idées du XVIIIe siècle que nous avons tenté de concrétiser par cette esquisse aux contours un peu flous : «Il se forma bientôt en Europe une classe d'hommes

56. C. Th. Dimaras, *La Grèce au temps des Lumières,* p. 64.

57. F. Deloffre et J. Rougeot, *Lettres portugaises, Valentins et autres oeuvres de Guilleragues,* Paris, 1962, pp. XXXII-XXXIV, LXI - LXII.

58. Emile Pillias, *Etudes sur François II Rakoczi, prince de Transylvanie,* Paris 1939; Bela Zolnai, *Urgarn und die Erforschung des Jansenismus,* in «Deutch - Slavische Wechselseitigkeit in sieben Jahrhunderten. Gesammelte Aufsätze. E. Winter zum 60. Geburtstag dargebraucht», Berlin, 1956, pp. 107 - 156.

59. Saumery, *Mémoires,* p. 207.

moins occupés encore de découvrir ou d'approfondir la verité que de la répandre, qui, se dévouant à poursuivre les préjugés dans les asiles où le clergé, les écoles, les gouvernements, les corporations anciennes, les avaient recueillis et protégés, mirent leur gloire à détruire les erreurs populaires plutôt qu'à reculer les limites des connaissances humaines, manière indirecte de servir à leur progrès»[60]. Toute la gloire de Daniel de Fonseca est là. Au moine défroqué, fier de son incrédulité, la phrase s'applique parfaitement. Menée par les intellectuels phanariotes, la subversion des fondements traditionnels de l'équilibre mental et social, plus précoce à Constantinople qu'en terre roumaine, est déjà active vers 1730.

Andrei Pippidi
Roumanie

60. Condorcet, *Esquisse d'un tableau historique des progrès de l'esprit humain,* II, Paris, 1866, p. 7.